

LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Monsieur le Directeur.—A vous considérer de loin, il paraît que la petitesse relative de la nation franco-canadienne est pour votre amour propre un sujet de douleur. Vous caressez des rêves de grand empire : il semble que si un accroissement subit vous ajoutait quelques millions d'habitants, ce serait le comble de vos vœux. Vous seriez un grand Etat ; vous pèseriez de votre poids dans la balance des destinées du monde. Un motif particulier de contentement serait d'avoir, comme grand Etat, un ministère de l'instruction publique. A mon humble avis, c'est une bien malheureuse illusion : et si, de la région du rêve elle passait dans l'ordre des réalités, ce serait un malheur.

Vous allez me trouver bien naïf. Si je parvenais à conjurer ce malheur, à dissiper cette illusion, je croirais avoir rendu, au Canada, un éclatant service.

Le mouvement général de la civilisation, en Europe, depuis les invasions des barbares, offre une application continue des peuples à la formation de grandes masses. Dans les incursions militaires des vingt peuples qui abattirent l'empire romain et s'installèrent sur ses ruines, le premier effet de la conquête fut l'établissement de monarchies militaires, aux proportions considérables. A l'époque de Clovis, par exemple, la France était aussi grande, sinon plus qu'aujourd'hui. Les Francs occupaient de grands territoires ; mais ils n'avaient ni agriculture, ni industrie, ni commerce ; au-dessous des soldats, il n'y avait que de rares travailleurs. Les soldats vivaient comme ils pouvaient : et leur chefs ne s'occupaient guère qu'à prendre par la force les terres des voisins ou à défendre leurs terres. Lorsque Charlemagne déploya, sur cette mosaïque de peuples, le manteau de la civilisation, il acheva, par la force, l'œuvre des invasions. Aussitôt que son empire se disloque, vous voyez tous les peuples se morceler à l'infini. La féodalité succède à la monarchie des rois-soldats. Alors vous ne voyez plus sur la surface de l'Europe que de très-petites principautés. Ce régime dura quatre ou cinq siècles ; s'il a été souvent poursuivi d'anathèmes, il n'est pas sûr qu'il les méritait. Toutefois le roi, qui n'était, à un moment, que le premier parmi ses égaux, travailla bientôt à